



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

43 | octobre 2008  
Varia

---

### Lettres d'un philosophe à sa sœur

Geneviève Cammagre

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/3462>

DOI : 10.4000/rde.3462

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 29 octobre 2008

Pagination : 21-32

ISBN : 978-2-952089-8-0

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Geneviève Cammagre, « Lettres d'un philosophe à sa sœur », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 43 | octobre 2008, mis en ligne le 29 octobre 2010, consulté le 30 avril 2019.  
URL : <http://journals.openedition.org/rde/3462> ; DOI : 10.4000/rde.3462

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Propriété intellectuelle

---

# Lettres d'un philosophe à sa sœur

Geneviève Cammagre

---

- 1 L'édition Roth-Varloot de la *Correspondance* de Diderot aux éditions de Minuit<sup>1</sup> compte 24 lettres de Denis Diderot à sa sœur cadette Denise. Les lettres qui ont été conservées, pour des raisons qui pour l'essentiel échappent et échapperont sans doute toujours à l'explication, ne sauraient équivaloir à la totalité de l'échange entre le philosophe parisien et sa sœur demeurée à Langres. Mais quoi qu'il en soit de l'ensemble dont elles émergent, elles couvrent la plus grande partie de la période dont la correspondance de Diderot garde des traces. La première est du 6 janvier 1755, l'adresse à Denise Diderot entre dans une lettre collective aux parents et amis de Langres consécutive au séjour de Diderot au domicile de son père à la fin de l'année 1754 ; la dernière est datée par Jean Varloot au plus tard de 1780-1781. Les échanges entre le philosophe et sa sœur se sont donc inscrits dans la durée, ce qui ne signifie pas qu'ils n'aient pas eu leurs temps d'orages. Le portrait que Denis Diderot fait de sa sœur à Sophie Volland la pose en femme de tempérament capable de toutes les vivacités, de comportement comme de langage : « Seurette est vive, agissante, gaie, décidée, prompte à s'offenser, lente à revenir, sans souci ni sur le présent ni sur l'avenir, ne s'en laissant imposer ni par les choses ni par les personnes ; libre dans ses actions, plus libre encore dans ses propos ; c'est une espèce de Diogène femelle »<sup>2</sup>. L'unique lettre que l'on a conservée d'elle confirme cette vivacité de réactions et de propos.
- 2 Les trois enfants Diderot, Denis, l'aîné, Denise, la cadette, et Didier-Pierre, le benjamin, ont eu manifestement ce trait de caractère en commun : ils disent avec vigueur leurs sentiments, affichent des convictions tranchées. Les deux fils du pieux coutelier de Langres ont campé sur des positions clairement antagonistes. D'un côté, Denis le philosophe athée, de l'autre Didier-Pierre l'abbé à la foi intransigeante. Le premier faisant du second le type du fanatique dévot, le second réclamant du premier la renonciation officielle à son athéisme. Entre des deux, Denise, objet de leur rivalité. « Je suis le seul homme qu'elle ait aimé »<sup>3</sup> dit le philosophe de sa sœur demeurée célibataire. « Vous m'avez toujours dit que vous m'aimiez ; mais jusqu'à présent toute cette belle amitié s'est réduite à me sacrifier à M. l'abbé » lui reproche-t-il en juin 1768<sup>4</sup> en pleine querelle sur la modification du contrat de partage. Cette rivalité s'est manifestée lors de deux grandes

occasions : quand s'est posée la question de l'indivision ou de l'aliénation du patrimoine paternel ; puis lors du mariage d'Angélique avec un enfant du pays langrois et de famille amie, Caroillon. Ces deux moments clés qui attestent la force du lien de Diderot avec la figure paternelle et avec la terre des origines ont donné lieu à des échanges suivis, vifs parfois, entre le frère aîné et sa sœur, prise à partie, sommée de choisir entre lui et l'abbé.

- 3 Les querelles internes à la fratrie n'en soulignent pas moins la cohérence de la morale familiale qu'a professée Diderot. Le théoricien du drame bourgeois, l'auteur du *Fils Naturel* et du *Père de famille*, se perçoit, comme l'attestent les lettres privées adressées à sa sœur, en fils et en père soucieux de préserver les volontés paternelles et de transmettre son patrimoine à la seule héritière à venir des Diderot : sa propre fille. Je m'intéresserai dans un premier temps à la place qu'occupent dans les lettres à Denise les affaires de patrimoine, de contrat, de biens matériels. Le père de famille bourgeois ne vit pas dans des zones éthérées, ni en parasite asocial : les lettres langroises, et tout particulièrement les lettres à Denise, montrent qu'il a, dans la continuité de l'exemple paternel, le sens des possessions acquises et des biens à léguer. L'expression de ce souci-là s'accompagne toujours de leçons morales, tendant à prouver qu'un philosophe athée, quoiqu'en pense un bigot – le frère abbé est toujours dans la ligne de mire –, n'en est pas moins un homme vertueux. Les biens et le Bien, la solidité des revenus et la force de l'éthique, la transmission du patrimoine et celle des valeurs morales ont, dans ces lettres, une relation que l'idéologie bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle fera sienne jusqu'à la caricature. Cependant les lettres à Denise montrent que cette relation entre patrimoine et éthique fait corps avec un imaginaire qui est proprement celui du lien.
- 4 Les actes notariés divers (acte de partage, acte mettant fin à l'indivision des biens paternels, contrat de mariage, donation), qu'il s'agisse de les mettre au point ou de les contester, et ce parfois avec la plus grande des âpretés, occupent une place de choix dans la correspondance entre Denis et Denise Diderot. En soi il n'y a rien d'étonnant de rencontrer ce type de sujet dans une correspondance entre frère et sœur ; on y règle ou on y commente les affaires de famille. Mais les questions de patrimoine et de contrat acquièrent un poids particulier chez le théoricien du drame bourgeois qui a, dans sa propre vie, endossé non sans théâtralité les habits de Fils et de Père. Les préoccupations patrimoniales ne sont pas en contradiction avec la philosophie qu'il tend à promouvoir. Elles en sont partie intégrante. Le fils de l'artisan coutelier de Langres devenu père de famille et qui vit de son métier d'homme de lettres<sup>5</sup> est soucieux de la chaîne des générations et donc de ce que de son père il lèguera à sa fille, l'unique descendante des Diderot. La correspondance entre Denis Diderot et sa sœur comporte donc deux temps forts, renvoyant à la double condition de fils et de père : la mort du père Diderot, le mariage de la fille unique. Et à ces deux occasions Denise, la sœur célibataire qui a vécu auprès du père jusqu'à la mort de ce dernier, a joué un rôle clé, qu'elle ait fait preuve d'une volonté récalcitrante ou qu'elle ait été l'auxiliaire du philosophe.
- 5 Des trois enfants Diderot, le philosophe s'est voulu le plus fidèle aux dernières volontés paternelles ; il les interprétées à sa manière comme le montre sa réécriture du testament paternel dans la lettre du 25 juin 1759 où il formule ainsi une recommandation qui sera pour lui capitale « N'aliénez pas, autant que vous le pourrez, les fonds que je vous laisse. Je les ai acquis pour vous ; laissez-les à vos héritiers légitimes » (II, 163). La lettre du 25 juin s'assortit de cette précision sur ce qui est en jeu :

Ma petite fille qui peut rester un jour mineure (car qui est-ce qui a l'espérance de vivre encore vingt ans ?) occasionnera des partages. J'ai chargé mon frère de s'en occuper, et je leur propose, ces partages faits, de laisser le tout en masse, de vivre sur la masse, de diviser le reste en trois portions, et de m'en envoyer une à la fin de l'année. Par cet arrangement, les risques et périls se répandant sur tous les trois, aucun ne serait écrasé, et je m'acquitterais avec mon frère et avec ma sœur de la gestion onéreuse de mon héritage. (II, 164).

- 6 L'acte de partage signé par les trois héritiers est effectivement fondé sur le principe de l'indivision (« laisser le tout en masse, vivre sur la masse »), indivision à laquelle il est mis partiellement fin le 1<sup>er</sup> septembre 1762 lorsque le frère abbé se sépare de sa sœur et se retire de l'association pour la garantie et la rente de la maison de Langres. C'est pour le philosophe un premier sujet d'irritation dont Denise qui reste en indivision avec lui est exemptée. Mais lorsqu'en 1768, Denise demande à son frère aîné de signer un sous-seing privé mettant fin à l'indivision des trois maisons léguées par le père qui la ferait maîtresse de la maison de Langres, tandis que Denis se verrait attribuer celle de Chassigny, et Didier-Pierre celle de Cohons, le philosophe éclate. Il déclare à sa sœur dans sa lettre du 29 mai qu'il refuse de signer en alléguant deux motifs : le non-respect de la volonté paternelle et les avantages accordés à l'abbé à son détriment : il est lésé, sa sœur le sacrifie au plus jeune. La lettre de réponse de Denise, conservée aux archives de la Haute-Marne, comme la plus grande partie des pièces relatives au dossier d'héritage, est encore plus violente ; ulcérée, elle menace de tout vendre et de se « fourre[r] dans un couvent » pour conclure sur un ultimatum : « faites ce que je vous demande, sans quoi plus d'amie, plus de sœur » (VIII, 52-55). Diderot crie à la tyrannie et à l'injustice, mais magnanime accepte de signer ; dans un post-scriptum, il laisse sa sœur libre de vendre la maison qui lui a été attribuée, celle de Chassigny, à condition que ce soit en argent et non pas en effets qui pourraient tomber sans valeur. En août 1768, alors que le ton est à l'apaisement du côté du philosophe, sa sœur a manifestement toujours sur le cœur les deux lettres qu'il lui a envoyées. L'affaire s'achève en octobre 1768 avec une procuration faite à Denise pour la vente de la maison de Chassigny dont le philosophe continue d'exiger que le montant soit perçu en argent. Le philosophe n'est pas un idéaliste dont la tête se perd dans les nues, s'il faut vendre que le produit de la vente soit au moins en espèces sûres.
- 7 La seconde grande affaire qui a donné lieu à un échange nourri entre le frère aîné et sa sœur, le mariage d'Angélique et de Caroillon, s'inscrit dans la continuité de la première puisqu'il s'agit d'assurer à l'enfant, à l'héritière, un époux sérieux et des revenus solides. Comme le promis est langrois, Denise est consultée dès le début du projet matrimonial (X, 50) ; elle est aussi chargée de recueillir l'avis de l'abbé avec qui elle est demeurée en relation ; elle sert surtout d'intermédiaire entre Mme Caroillon, la mère du jeune homme restée veuve, et les époux Diderot. Plus tard alors que le philosophe utilise son entregent pour trouver à Paris un emploi au prétendant et à ses frères et comme, inquiet sur le contrat de mariage proposé, il en a fait dresser un second envoyé à Langres et qui, a paraît-il, « effarouché » (XI, 139), Denise est chargée des négociations auprès des Caroillon ; elle doit notamment s'enquérir de l'état exact de la fortune du jeune homme. « Mais surtout, recommande le père que tourmente ce qu'il croit déceler d'intéressé chez Caroillon, veilles à ce qu'on ne marchande pas ta nièce. Elle a l'âme haute, et pour peu qu'elle se vît un objet non d'attachement tendre, mais d'intérêt et d'avidité, elle aurait promptement pris son parti. » (XI, 141).

- 8 Denise n'a pas seulement servi d'intermédiaire et de négociatrice, elle a également fait de sa nièce sa légataire ; la lettre, toute bruissante de calculs du 27 août 1771, insiste sur le fait que l'idée de donner son bien à Angélique est venue d'elle seule. Tout en s'empressant de laisser à sa sœur l'entière liberté de revenir sur son initiative, Diderot n'en suggère pas moins qu'elle a judicieusement pensé en faisant de cette donation une compensation à l'attitude prévisible de l'abbé qui pourrait « frustrer » Angélique du « bien de son grand-père » (XI, 140).
- 9 Hors de ces deux grands moments de l'histoire familiale, les lettres de Diderot à sa sœur sont pour une bonne part des quittances des revenus envoyés chaque année par Denise, qui demeurera gestionnaire de ses biens langrois même après la fin de l'indivision. Par ailleurs, durant toute la période concernée par la correspondance entre le frère et la sœur, on voit qu'entre Paris et Langres les envois de colis sont allés bon train. Le 27 janvier 1758, alors que le père est toujours en vie, Diderot annonce l'expédition d'une bourriche contenant deux faisans (II, 33). De son côté Denise expédie du vin, du beurre, des chandelles, des navets, des fromages ; elle porte réclamation de volumes de l'*Encyclopédie* pour un concitoyen et ami, M. Bouchu. La correspondance avec Denise est ainsi faite d'échanges entre la campagne et la ville, entre un homme de lettres qui se félicite d'avoir des relations haut placées (les faisans viennent du parc de Versailles), directeur d'une entreprise d'édition monumentale et ses parents au plus près des productions terriennes.
- 10 Dans ces affaires d'argent et de biens, qu'ils soient grands ou petits, Diderot s'est toujours montré vigilant, soucieux de ses droits et de ses deniers. Il sait compter ses revenus, veille à ne pas être lésé. Bon fils en cela de l'artisan qui sait ce que l'argent veut dire, l'argent à gagner et l'argent à faire fructifier. L'attachement au patrimoine et à la patrie provinciale, le souci de revenus à préserver et à accroître se sont accompagnés de prises de positions éthiques qui enrobent la volonté de capitaliser les biens familiaux sur la personne de sa fille (le philosophe, lui, souligne son désintéressement) dans un discours de justification. L'éthique joue un double rôle de compensation et de promotion d'un autre modèle.
- 11 Il s'agit d'abord en effet pour Diderot de compenser l'incapacité à assumer l'autre part de l'héritage paternel : l'héritage chrétien. S'il peut transmettre et accroître l'héritage matériel, le philosophe ne saurait effectuer la même opération pour l'héritage spirituel dont le rival auprès de Denise, l'abbé, se targue d'être le dépositaire. Restait donc à convertir cet impossible legs spirituel en éthique déclarée à la fois plus conforme à l'esprit chrétien que le fanatisme de l'abbé et en totale adéquation avec une philosophie détachée de toute transcendance.
- 12 Les lettres à Mlle Diderot<sup>6</sup> s'emploient donc à discréditer le grand rival, l'abbé, et à promouvoir l'ethos du philosophe. Il n'en est guère, sauf les dernières lettres de quittance appartenant à une époque où les ponts sont définitivement coupés avec l'abbé, qui ne fassent référence à l'intolérance et à la malveillance du prêtre. Déjà les lettres au père s'employaient à le disqualifier, comme le montre cet extrait de la lettre du 27 janvier 1758 :
- Vous [il s'agit du père Diderot] êtes bien à plaindre d'être environné de gens qui se plaisent à vous tourmenter en vous parlant mal de moi. Ne voyez-vous que s'ils avaient un peu de bon sens, ils sentiraient combien leurs discours sont déplacés ? Et puisqu'ils n'ont pas ce bon sens, comment peuvent-ils en avoir assez pour oser juger de ma façon de penser ? (II, 33).

- 13 Le pluriel de « gens » ne doit pas abuser, il renvoie à une seule personne : Didier-Pierre. Une lettre d'étrennes collective adressée par la mère, la fille et le père à Denise Diderot, après souhaits de rigueur, protestations d'affection et commande de garniture de robe, s'achève sur ce paragraphe :

Bonjour, Seurette, et bon an. Est-il bien décidé que nous vous embrasserons l'année prochaine ? S'il arrivait que vous nous manquassiez de parole, nous en serions tous affligés. Dites à l'abbé qu'il vous accompagne ; et qu'il soit sûr d'être bien reçu. Nous ne parlerons point du passé, et nous boirons de bon vin. Mais il n'en fera rien, parce qu'il n'est pas si bon que moi. Ne s'ennuiera-t-il point de calomnier ses opinions ? Les miennes veulent que je sois toujours son frère ; et je le suis. Adieu. Au plaisir de nous revoir »<sup>7</sup>.

- 14 À ce frère qui calomnie par ses actes et ses propos la morale évangélique (« qui calomnie ses opinions »), le philosophe oppose sa conduite en accord avec une morale tout humaine qui honore la famille et qui a fait de la bienfaisance sa pierre de touche. La mise au défi du frère ennemi en un duel où le philosophe se déclare sûr d'emporter la victoire, avant même d'avoir combattu, est constante. Ainsi en octobre 1776, alors que l'abbé n'a pas voulu recevoir Angélique devenue Mme de Vandeuil et sa petite fille de trois ans, le philosophe fait de la surenchère :

Je m'étais bien promis, écrit-il à Denise, de ne lui écrire de ma vie ; mais je crois qu'il y a des circonstances où l'on doit manquer à la parole qu'on s'est donnée à soi-même, et même quelquefois à celle qu'on a donnée aux autres. Nous avons eu un parent de ma mère, appelé Vigneron, réfugié à l'hôpital. Je l'ai secouru jusqu'à sa mort ; en voici un autre qui se présente ; il s'appelle Humblot ; c'est un des fils de cet Humblot qu'on appelait le théologal ; c'est le mari d'une Leclerc, fille du procureur. Je pense bien que ce n'a pas été un trop bon sujet, puisqu'on l'avait fait enfermer ; il a recouvré sa liberté sous l'administration récente ; il reste aussi à l'hôpital d'où il vient ou envoie chercher tous les mois un petit secours que je lui donne. Si mon frère joignait son aumône à la mienne, cet homme serait moins malheureux. Je la lui demanderai ; il me refusera ; mais qu'est-ce que cela fait ? J'aurai rempli mon devoir, et il aura manqué au sien.

- 15 Comme un exemple ne suffit pas, Diderot enchaîne avec un second :

Nous avons, de concert ma femme et moi, mis en communauté religieuse une jeune fille dont l'innocence était infiniment exposée dans la maison de ses parents. Cette bonne œuvre nous gêne un peu. J'en parlerai aussi à l'abbé. Il dira néant à la requête ; et tant pis pour les malheureux que nous secourons, et tant pis aussi pour lui. » (XIV, 231-232)

- 16 Diderot n'imagine donc de proposer des actes de bienfaisance<sup>8</sup> à l'abbé que pour le plaisir de démontrer sa dureté de cœur. Denise est ainsi, de façon toute rhétorique, prise à témoin de la supériorité morale du philosophe et de son épouse. La démonstration est destinée à faire impression sur elle<sup>9</sup>. Elle qui était proche du père, qui vit toujours dans sa maison, est la destinataire idéale de ces discours édifiants. Elle tient lieu de substitut de père, c'est donc sur elle qu'il faut agir.
- 17 L'entreprise a réussi, non seulement parce que Denise ne s'est pas rangée dans le parti de l'abbé – on a vu qu'elle a même fait d'Angélique sa légataire – mais aussi car son aîné semble avoir acquis une autorité morale sur elle. Une lettre de janvier 1772, manifestement une lettre ouverte qui figure à la BN sous le titre : « Lettre de Mr. Diderot le philosophe à Mlle Diderot sa sœur à Langres, qui l'avait consulté au sujet des comédies, et notamment de celles qui se font dans les monastères de filles », montre que Mlle Diderot et un cercle d'amis le considèrent comme une référence sur des questions qui

intéressent la morale et la littérature. La lettre qui adopte les formes de la dissertation désapprouve, sur le ton du moraliste le plus rigoureux, les représentations théâtrales dans les maisons religieuses avec des arguments à la fois moraux et artistiques ; seules *Esther* et *Athalie* pourraient à la rigueur être jouées par les pensionnaires d'une maison religieuse... La lettre ouverte contraste avec les remontrances adressées par Diderot à sa sœur qui avait osé reprocher à Angélique, encore jeune fille, d'être allée à un bal masqué. « Vous mettez trop d'importance à des riens. Ce n'est pas un morceau de carton peint mis sur le visage qui souille l'âme » avait rétorqué le philosophe. « On est honnête et décente au bal quand on est bien élevée et qu'on y est à côté de sa mère et de ses amies. » (juin 1770, X, 82). Mme Diderot, dont on sait ce qu'il en pense par ailleurs, sert toujours de caution auprès de Denise et de l'abbé lorsque Diderot veut garantir l'éducation pieuse que reçoit son enfant. Ces petites passe-d'armes sur ce qui convient aux jeunes filles oscillent donc chez Diderot, selon les circonstances, selon qu'il s'agit d'une vraie lettre privée ou d'une lettre ouverte, d'Angélique ou de jeunes filles élevées au couvent<sup>10</sup>, entre une ligne stricte de défense des convenances (au sens moral et au sens littéraire de *decorum*) et une ligne plus accommodante. C'est la ligne accommodante qui prévaut lorsque Diderot s'avise de faire la morale à sa sœur, ce qu'il fait d'ailleurs à satiété ; nombreuses sont les exhortations à se détourner de l'ascétisme afin de concilier piété et plaisirs de la vie : Dieu aime que l'on soit gai, il faut donc que Seurette se porte bien, qu'elle boive du bon vin et n'épargne rien à la dépense. Un exemple de ces recommandations tendant à prouver que la loi naturelle est compatible avec une dévotion bien entendue :

La première loi est celle de se conserver. C'est souvent une meilleure action de rester dans son lit chaudement que d'aller se morfondre à l'église. On prie partout, parce que l'être à qui on s'adresse entend partout ; et que, puisqu'il nous adonné la vie, sa volonté très expresse est que nous vivions le plus longtemps que nous pouvons. Faites des prières fraîches en été ; faites des prières chaudes en hiver. C'est le moyen de prier longtemps. (XV, 126-127).

- 18 Le parti pris moraliste, qui, face à sa sœur, met Diderot sur la défensive et le conduit à lui démontrer la supériorité de ses principes et de sa conduite sur ceux du prêtre, va de pair avec une bonne dose de confiance. En dépit de ses crises de jalousie, il ne doute pas d'être aimé et s'autorise des confidences. Ainsi aux lendemains du mariage d'Angélique, il évoque sa détresse en termes simples et qui sonnent juste : « Je n'ai plus d'enfant, je suis seul, et ma solitude m'est insupportable [...] Nous rôdons, madame Diderot et moi, l'un autour de l'autre, mais nous ne nous sommes rien » (25 septembre 1772, XII, 139-140). Denise reste la petite sœur, celle qu'il « baise à la pincette » (XII, 142) – c'est-à-dire en prenant ses deux joues entre ses doigts – et qu'avec les Caroillon il appellera familièrement « la tintain ». Il a cédé à sa volonté pour la vente de la maison de Chassigny. Elle fait partie des êtres selon son cœur qu'il rêve de rassembler autour de lui.
- 19 « Rapprocher, lier, unir, telle fut la principale ambition de Diderot : sa volonté et sa volupté » écrit Georges Daniel en tête du chapitre « Le thème de la coïncidence » de son ouvrage *Le Style de Diderot*<sup>11</sup>. Tout dans la correspondance entre le frère et la sœur tend à le confirmer.
- 20 Denise est un agent essentiel de la volonté de lier Paris et Langres, volonté concrétisée aussi bien par la perception de revenus langrois à portée essentiellement symbolique que par l'échange de services et de colis ou que par l'alliance matrimoniale<sup>12</sup>. Le lien épistolaire entre le philosophe et sa sœur a accompagné, préparé, activé ces réalisations. La lettre n'est cependant qu'un pis-aller, le leitmotiv des lettres à Sophie est très présent dans les lettres à Denise : « On ne s'embrasse pas de soixante lieues. Il faut s'approcher



davantage de moi, ou je détourne la tête » (4 mai 1770, X, 48). Il faudrait se rapprocher physiquement, aller de Paris à Langres et de Langres à Paris. Diderot ne cesse d'inviter sa sœur à venir les voir lui, sa femme, sa fille. Qu'elle déçoive toujours les attentes est un sujet de plainte récurrent<sup>13</sup> :

J'ai le cœur blessé. Vous m'avez promis vingt fois de venir nous embrasser. Vous m'avez trompé. Vous m'avez joué. Vous répondez que je n'ai pas été plus fidèle à ma parole que vous à la vôtre. Mais quelle comparaison de votre position à la mienne ? Je suis accablé d'affaires. Les journées sont trop courtes pour moi. [...] Vous, rien ne vous fixe. (23 mars 1770, X, 40).

- 21 De son côté, il a nourri le vague désir de se retirer au pays natal ; c'est ainsi qu'il explique son obstination à garder la maison de Cohons :

Et qui est-ce qui vous a assuré[e] que je ne me retirerais pas en province ? En sait-on là-dessus plus que moi ? Après avoir passé une trentaine d'années dans l'agitation, le travail et le trouble, n'est-il pas naturel de souhaiter le repos ? Et pourquoi irais-je me priver pour un homme dont je n'ai jamais reçu la moindre marque d'amitié<sup>14</sup>, d'un asile qui me plaît et où je me transporte en idée toutes les fois que le dégoût de la ville me prend ? Quand Cohons ne serait pour moi qu'un château de cartes, pourquoi lui en ferais-je le sacrifice ? Je veux pouvoir penser qu'il y a un endroit au monde où je puis aller me réfugier, quand il me plaira, lorsque ma tête sera lasse de s'occuper, mes yeux de lire, mes mains d'écrire, mon estomac de digérer, mes jambes de me porter. (15 août 1768, VIII, 88).

- 22 Cohons, château de cartes, rappelle ce petit château en Espagne où il a rêvé, dans les années 1759-1760, de réunir tous ceux qu'il aime : Sophie, Uranie, Grimm et même Denise... » Vous aimeriez beaucoup ma sœur » écrit-il à Sophie depuis Langres où il est venu régler la succession paternelle. « C'est la créature la plus originale et la plus tranchée que je connaisse ; et la bonté même, mais avec une physionomie particulière. Ce serait la ménagère du petit château. Je n'y veux point de chapelain. » (31 juillet 1759, II, 191).

- 23 À l'égard de l'abbé qu'évoque ici le chapelain, Diderot a eu une attitude ambiguë d'exclusion et d'inclusion. Dans ses lettres à sa sœur, il revient sur le scandale d'une famille divisée. Le terme de « scandale », employé à plusieurs reprises (« J'approuve beaucoup que vous rapprochiez de votre frère et que celui-ci fasse enfin cesser le scandale de votre séparation »<sup>15</sup> ; « Je n'ai en vue que son bonheur [celui de l'abbé], le mien et la cessation d'un scandale d'une famille divisée »<sup>16</sup>) met l'accent sur la réprobation publique tout en conservant ses accents religieux. Cette désunion, définitive après le mariage d'Angélique, altère la belle image des trois enfants qu'après la mort de son père Diderot s'était complu à développer dans les lettres jumelles écrites de Langres à l'adresse de Sophie et de Grimm. Il se voyait alors en médiateur entre son frère et sa sœur, il était le liant entre eux : « Je suis comme l'huile qui empêche ces machines raboteuses de crier lorsqu'elles viennent à se toucher. » (31 juillet 1759, II, 189). Le récit de la signature de l'acte de partage dramatise en des modalités solennelles et pathétiques son rôle d'aîné pacificateur :

J'ai donné la plume à mon frère, de qui Seurette l'a reçue. Nous n'étions que nous trois. Cela fait je leur ai témoigné combien j'étais touché de leur procédé. J'avais peine à parler, je sanglotais. Je leur ai demandé ensuite s'ils étaient satisfaits de moi. Ils ne m'ont rien répondu ; mais ils m'ont embrassé tous les deux. Nous avons tous les trois le cœur bien serré. J'espère qu'ils s'aimeront. (À Sophie, 14 août 1759, II, 219).



- 24 L'idée de rupture définitive avec son frère, comme avec cet autre « frère ennemi »<sup>17</sup> Jean-Jacques, lui est au fond intolérable.
- 25 Diderot voudrait que ses affections, même les plus incompatibles, soient conciliables. Si, dans ses lettres, il manifeste une telle dilection envers les récits de trajets entre deux lieux où habitent des êtres chers, c'est parce qu'ils lui permettent de tracer des itinéraires de conciliation. Il en va ainsi dans les lettres à Sophie, mais aussi dans les lettres à ses parents et amis langrois, comme, au retour du voyage en Russie, dans les lettres adressées aux amis russes et aux familiers français ou hollandais<sup>18</sup>. La lettre collective à la famille langroise écrite après le séjour de la fin de 1754 est à cet égard caractéristique. Elle commence par le long récit des adieux, puis vient celui du trajet de retour à Paris. Les détails abondent : demie-bouteille de côte-rôtie bue en cours de route, douleurs de colique, changements de voitures... Un tel luxe de menus faits peut surprendre dans la mesure où la lettre a été rédigée plusieurs semaines après l'arrivée à Paris, mais on comprend qu'il s'agit pour Diderot de faire le lien entre deux cercles, entre ceux de là-bas et ceux d'ici.
- 26 Des lettres non pas adressées à Denise, mais où il est question d'elle, montrent à quel point le philosophe a caressé l'idée de l'associer à sa famille de cœur, celle que constituent Sophie et Grimm. On a déjà évoqué le petit château. À l'époque de son voyage à Bourbonne, Diderot s'est amusé à imaginer un mariage entre Seurette et Grimm :
- À propos, écrit-il à ce dernier, j'ai une proposition à vous faire de sa part ; je lui ai dit que vous cherchiez femme. Elle m'a répondu qu'elle ne serait [pas] fâchée de se trouver sur votre chemin. Elle doit cependant en conscience vous prévenir qu'elle est vieille et qu'elle tromperait votre goût pour la paternité, à moins que vous ne veuillez adopter un petit poupon qu'elle a eu à musche-pot, et qu'elle m'a présenté il y a quelque(s) jour(s). » (Août 1770, X, 116).
- 27 L'idée lui plaît au point de devenir une bonne mystification qu'il rapporte dans la lettre suivante adressée à « Monsieur et cher beau-frère » :
- J'annonçai votre mariage avec ma sœur à M. de Foissi ; mais si naturellement qu'il y donnait et que vous receviez le lendemain son compliment, si le souris de vos amis et le mien ne l'avaient détrompé. C'est lui-même qui nous l'a confessé. La bonne mystification, et comme nous l'avons regrettée ! Je vous réponds qu'elle aurait eu des suites. » (8 septembre 1770, X, 125).
- 28 Une lettre de Madame Caroillon mère à son fils Melleville montre que dans les dernières années de la vie de Diderot des cercles différents tenus longtemps séparés ont effectivement communiqué. En juin 1777, Melleville est de passage à Paris ; sa mère lui demande pour faire plaisir à Mlle Diderot d'aller voir de sa part « Mlle Volland et son frère » (le philosophe donc) ; elle ajoute « La tintain ne m'a rien dit. Mais je connais que cette attention et complaisance de votre part lui ferait plaisir » (3 juin 1777, cité par J. Varloot XV, 57). Quand Denise associe dans son cœur son frère et Sophie Volland, c'est comme si le côté de Langres avait enfin rencontré le côté de L'Isle sur Marne. L'imaginaire réunificateur a fini par être réalité. Certes le caractère lacunaire des correspondances n'est pas étranger à cet effet romanesque. Mais il est vrai que Diderot a mis du sien dans la réalisation de ces réunions, le mariage d'Angélique avec un Langrois est à cet égard emblématique de ses efforts de convergence. Convergence et continuité dans le temps par la transmission générationnelle réalisent dans la sphère intime ce que le vaste ouvrage, l'*Encyclopédie*, a eu l'ambition d'effectuer à l'échelle publique dans le domaine des connaissances.

- 29 Les deux questions de l'héritage paternel et du mariage d'Angélique, au cœur des lettres à Denise, symbolisent sur leur triple plan (matériel, moral et affectif), la tension dialectique entre division et unification qui me semble caractériser Diderot dans ses mécanismes de pensée. On retrouve ainsi dans la correspondance familière avec une seurette dévote et virulente muée en bonne « tintain » ce qui sous-tend et structure les grands textes de Diderot. La lecture des lettres familiales en signale le substrat existentiel.

---

## NOTES

1. *Correspondance*, publiée par Georges Roth, puis Jean Varloot, Les Éditions de Minuit, 1955-1970. Toutes les références de lettres renverront à cette édition ; les chiffres romains indiquant le tome, les chiffres arabes, la page.
2. Datée par G. Roth du 31 juillet 1759 (II, 188).
3. *Ibid.* (II, 188).
4. VIII, 56.
5. Il a rendu compte à son père de ses revenus d'homme de lettres. Voir la lettre du 6 janvier 1755 où il lui rapporte la modification du contrat le liant aux éditeurs de l'*Encyclopédie* et lui envoie copie du traité (I, 178-180, 185-187).
6. De fait, il n'est pas d'usage entre le frère et la sœur de se désigner par le prénom : c'est à « Mlle Diderot », à « ma sœur », à « Seurette » que le philosophe s'adresse. De son côté, parlant de Didier-Dierre à son frère aîné qu'elle appelle « mon frère », Denise écrit « le frère ». (Voir VIII, 52-55).
7. G. Roth se fonde sur l'écriture enfantine d'Angélique pour dater cette lettre de décembre 1765 (V, 237-239) ; or, comme me l'a signalé Annie Angremy, elle appartient vraisemblablement à l'époque des préparatifs du mariage puisqu'Angélique appelle les frères de Caroillon « mes frères ».
8. La bienfaisance est la version laïcisée de la charité. Elle appartient à la morale universelle, voir la lettre à Landois : « Qu'est-ce qui distingue entre les hommes ? la bienfaisance et la malfaisance » (I, 214).
9. En décembre 1776, Diderot revient sur la double proposition du mois d'octobre, mais cette fois il a renoncé, dit-il, à la faire directement à l'abbé. Comme sa démarche serait « inutile », il en charge donc sa sœur : « Si tu veux lui en faire la proposition, tu m'obligeras » (XV, 34). L'insistance comme la sollicitation de Denise indiquent qu'elle est bien la destinataire de ces manifestations ostentatoires.
10. On sait qu'en dépit des admonestations de son frère, Diderot s'est toujours refusé à mettre sa fille au couvent.
11. Georges Daniel, *Le Style de Diderot*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1986, p. 344.
12. Diderot rappelle à sa sœur, dans la lettre du 27 août 1771, qu'à Paris, il aurait pu trouver un gendre mieux placé que ce petit provincial de Caroillon : « Voici le propos de tous ceux que je sollicite ; le propos de Mr. de Vaines ; le propos de Mr. Trudaine ; celui de Mr. D'Aiguillon, celui de Mr. Neckre : " Mais, Mr. Diderot, êtes-vous donc si fort attaché à votre provincial... ? " Cela s'entend de reste. Il est bien sûr que j'aurais trouvé dix gendres placés, qu'une place pour un gendre. » (XI, 137)
13. Denise Diderot n'a fait le voyage de Paris qu'un an avant le mariage d'Angélique.

14. Son frère évidemment.

15. 29 mai 1768, VIII, 48.

16. Fin septembre ou début octobre 1768, VIII, 181.

17. Selon la belle expression de Jean Fabre, « Deux frères ennemis, Diderot et Jean-Jacques », *Lumières et romantisme, énergie et nostalgie de Rousseau à Mickiewicz*, Klincksieck, 1963. L'attitude de Diderot envers son frère offre des similitudes patentes avec celle qu'il a eue à l'égard de Rousseau ; on relève dans les lettres qui leur sont adressées le même mélange d'avances et de provocations.

18. Preuve en est, si la preuve était encore à faire, qu'il importe de considérer la *Correspondance* de Diderot comme un ensemble régi par des identités structurelles, thématiques, stylistiques.

## RÉSUMÉS

Les 24 lettres jusqu'à présent connues de Denis Diderot à sa sœur Denise se polarisent autour de deux moments forts : la succession paternelle et le mariage de l'unique descendante des Diderot. Elles montrent la cohérence de la morale familiale du théoricien du drame bourgeois : il est fils et père, soucieux des biens et de leur transmission. Cependant en rupture avec les siens sur la question religieuse, le philosophe adopte un ethos tendant à prouver la validité d'une loi universelle compatible avec un christianisme tolérant. Dans les lettres à la sœur langroise, la relation entre défense du patrimoine et éthique fait corps avec une volonté et un imaginaire du lien entre les générations, entre les lieux, entre les affections. En ce sens cette correspondance est emblématique de la propension diderotienne à l'inclusion de la séparation.

### **Letters from a philosophe to his sister**

The 24 extant letters from Denis Diderot to his sister centre around two main subjects: the inheritance from his father and the marriage of the Diderots' only offspring. They show how the theorist of bourgeois drama was coherent in his family morality. As a son and father he is concerned for property and its transmission. But he is in disagreement with his family on religious questions and adopts an ethos which attempts to demonstrate the validity of a universal law compatible with tolerant christianity. In his letters to his sister in Langres the relationship between the defence of inheritance and ethics went hand in hand with the desire to establish links between generations, places and ties of affection. Thus the exchange reflects Diderot's tendency to include what is separated.

## AUTEUR

**GENEVIÈVE CAMMAGRE**

Université de Toulouse Le Mirail